

ALLOCUTION

prononcée au Mariage de

Monsieur Charles de BLOIS

et de

Mademoiselle Mathilde de SAINT-POL

dans l'Église Cathédrale d'Orléans

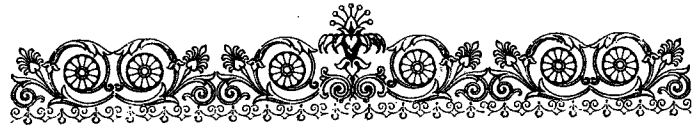
le 11 Décembre 1907

par

Monsieur l'Abbé LEMERLE

Directeur de l'Internat Sainte-Croix





MONSIEUR,
MADEMOISELLE,

VOUS souvient-il de la scène intime qui se passait, au matin du 3 novembre dernier, dans une petite, mais gracieuse chapelle de Sologne ? Agenouillés tous deux aux pieds de l'autel, sous le regard de Dieu, en présence de vos parents, sur les cendres elles-mêmes de vos chers défunts, vous vous promettiez l'une à l'autre fidélité ; et moi, témoin de ce touchant spectacle, je déposais sur vos lèvres la divine hostie, demandant à Dieu de bénir lui-même les prémices de votre future union.

L'heure est venue aujourd'hui de prendre ces engagements irrévocables qui lient à jamais deux existences et que, seule, la mort peut briser.

D'accord avec vos chers parents, vous m'avez confié la très-douce mission de recevoir vos serments, de les consacrer et de les bénir. Cette mission, il m'est très-agréable de la remplir. Cependant, en me voyant ce matin, à cette place, j'éprouve et vous éprouvez certainement avec moi un très vif sentiment de regret : regret de ne pas voir ici le chanoine éminent de l'église Saint-Julien de Caen,* qui fut toujours fidèle à ces rendez-vous de la famille. Avec

* M. le Chanoine de Saint-Pol.

quels accents et en quels termes, vous le savez, il eût fait entendre encore le langage de la Religion et de l'Amitié.

Mais le prêtre qui va bénir votre union, Mademoiselle, est l'ami des Vôtres. Depuis le jour, il y a 22 ans de cela, où, pour la première fois, je vins m'asseoir à leur foyer, je suis resté l'hôte cordialement accueilli, souvent le confident des tristesses et des peines, toujours celui qui les partage, comme, aujourd'hui, il partage leur bonheur et leur joie.

Avant donc que vous échangiez devant Dieu et devant l'Église le plus inviolable et le plus désiré des serments, laissez-moi vous redire la parole dont on saluait autrefois le cortège nuptial : *Féliciter*, soyez heureux !...

.....

Du côté de la terre, tout semble vous sourire et vous présager le bonheur. L'une et l'autre, vous êtes à votre printemps; vous jouissez des dons de la fortune; vos cœurs se sont compris; vos promesses de fidélité sont ardentes et sincères; et il n'est personne parmi cette foule dont le murmure est un murmure de félicitations, qui ne se dise : « Ils seront heureux. » Oui, ils le seront, non seulement parce que du côté de la terre, mais parce que du haut du ciel leur sourit l'Espérance.

Vous êtes bons et chrétiens, Monsieur et Mademoiselle : cela suffit pour nous faire augurer pour vous le plus heureux avenir.

Ce qui trouble souvent les foyers à l'heure actuelle, ce qui tue l'amour des époux et partant leur bonheur, c'est la séparation des croyances. La vie à deux n'est pas toujours facile, même quand on s'aime. Les saisons les plus

belles ne sont jamais sans nuages, les unions les mieux assorties sans douleurs. Et puis, le cœur de l'homme est bien inconstant : ni la grâce de la jeunesse, ni les charmes de l'esprit, ni la beauté de l'âme ne sont assurés de retenir son affection sous un joug immortel. La vie commune s'impose donc aux époux avec ses devoirs et ses sacrifices, et pour la supporter généreusement, il ne faut rien de moins que l'aide de Dieu.

Or, n'avez-vous pas l'un et l'autre le bonheur d'aimer ce Dieu qui seul peut donner aux sentiments humains la force invincible, la durée, la perpétuité ?

Vous, Mademoiselle, vous avez grandi à un foyer où vous avez trouvé les leçons, les exemples, les habitudes et les traditions sous l'influence desquels se forme et se formera longtemps encore cette fleur exquise et pure de notre vieux pays, la jeune fille française. Qui ne connaît votre piété, l'aménité de votre caractère, la distinction de vos manières, votre dévouement auprès des petits enfants auxquels vous faites connaître et aimer le Bon Dieu ?

Mademoiselle, votre modestie s'alarmerait si je continuais cette énumération ; je m'arrête à regret. Celui à qui vous allez vous unir est fait à votre image par l'éducation, par les habitudes de la vie, par les pratiques religieuses.

Les témoins les plus autorisés parlent volontiers, Monsieur, de votre piété filiale, de votre esprit cultivé et ouvert, du sage et noble usage que vous faites de la situation et des loisirs que la Providence vous a ménagés. Peut-être avez-vous parfois du Breton la pieuse ténacité, mais, à coup sûr, vous en avez l'âme généreuse, le cœur chaud et la foi solide. Je n'ai garde d'oublier qu'au collège religieux du Mans, des éducateurs éminents de la jeunesse ont travaillé à votre formation intellectuelle et

morale et qu'ils ont fait de vous, comme de beaucoup d'autres, un apôtre.

Vous êtes donc, Monsieur et Mademoiselle, l'un avec l'autre en parfaite communion d'esprit et de cœur. Aussi bien, faut-il rappeler que semblables aux époux de Cana, vous avez convié Jésus à vos noces en Le recevant hier dans votre cœur, — qu'aujourd'hui, en cette octave de l'Immaculée, vous abritez votre bonheur sous le manteau de la Sainte Vierge — et que demain, vous voulez vivre à l'ombre du sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Sées ?

Les sentiments de foi qui vous animent me sont un sûr garant que, fidèles à Dieu, vous vous aimerez comme le veut l'Apôtre : « Qu'il en soit entre vous, dit-il, comme entre Jésus-Christ et son Église, *sicut et Christus Ecclesiam*. » Et puis, si Dieu vous accorde de revivre dans vos enfants, je ne doute pas que vous vous fassiez un devoir sacré en même temps qu'un honneur de les élever dans la plus pure foi chrétienne ; car la religion catholique n'est pas seulement une école de respect et d'obéissance, mais encore la véritable école du bonheur. Ainsi, vous aurez réalisé le sublime tableau du Mariage chrétien, tableau que nous a si bien décrit Tertullien et que nous rappelait dernièrement, au mariage de votre frère, Mademoiselle, le pieux et vénérable évêque de Meaux : « Où trouver, disait-il, des paroles pour exprimer la félicité du Mariage chrétien ? Quelle alliance que celle de deux fidèles unis dans une même espérance et par les liens d'un même service ! Voilà les alliances qui réjouissent le Christ. »*

* Allocution prononcée par Mgr de Briey, Évêque de Meaux, dans l'Église Sainte-Clotilde, de Paris, au mariage de M. Xavier de Saint-Pol avec M^{lle} Hélène de Cumont.

C'est donc une union bien assortie que la vôtre et toute pleine de promesses pour l'avenir.

.....
D'ailleurs, c'est bien le cas de le rappeler ici : *Noblesse oblige*.

De votre famille pourtant, que pourrais-je dire, Mademoiselle, qui n'ait déjà été dit ? Depuis le connétable de Saint-Pol jusqu'à nos jours, je vois une lignée de bons et loyaux français, serviteurs passionnés et fidèles jusqu'au sang, quand il le fallait, de Dieu, de la Patrie et du Roi : tel le vaillant général de Saint-Pol qui, dans la guerre de Crimée, mourait frappé au champ d'honneur ; — des savants, qui, à la science la plus éminente, unirent la piété la plus éclairée : tel le baron Cauchy et son illustre frère Eugène Cauchy, membre de l'Institut ; — des martyrs de la foi : tel le Révérend Père de Bengy qui, le 26 mai 1871, tombait, rue Haxo, sous les balles des révolutionnaires. Et que dire de M. et de M^{me} Henry de Puyvallée, de M^{lle} Amélie d'Amoy et de tant d'autres parents sanctifiés par la foi et dont l'image plane en ce moment sur vous !

Qu'il me soit permis d'ajouter, sans blesser la modestie de qui que ce soit, qu'aucune des vertus de vos ancêtres ne s'est perdue. Je les retrouve dans tous ceux qui vous entourent ; je les retrouve dans une humble Auxiliatrice qui, dans le saint asile où elle vit pour Dieu, n'oublie point sa famille, et qui, en ce moment, fait monter pour vous vers le ciel ses plus ferventes prières. Je les retrouve, Mademoiselle, dans votre bonne mère dont si souvent vous vous êtes plu à admirer avec moi l'infatigable dévouement ; elle est bien « la femme forte » dont parle quelque part la Sainte Écriture. Enfin, puis-je oublier en ce jour,

celui qui vous aima d'une prédilection particulière, et que la mort a enlevé si prématurément à votre affection ? S'il fut pour l'Église attaquée un ardent défenseur, pour les siens un père, un frère tendrement aimé, pour moi, qu'il voulut bien honorer de ce titre, il fut un ami sûr et fidèle dont je garderai toujours le doux souvenir. Aussi bien, il me semble le voir encore avec son beau et franc visage, son aimable sourire, dominant le mal qui le minait sourdement pour ne plus songer qu'aux siens et se faire tout à tous. Que n'est-il ici pour partager votre joie ? Mais, il n'en faut pas douter, à cette heure, du haut du ciel il veille sur vous et sourit à votre bonheur.

Vous pouvez être fier, Monsieur, d'entendre de telles louanges, et à juste titre ; car, en parlant des vôtres, je vais être obligé de me répéter.

Issu de l'illustre maison de Chatillon, vous appartenez à cette vieille race si française, qu'il n'est pas en quelque sorte de journées de gloire ou de revers dont quelqu'un de ses membres n'ait été le témoin. Mais ce qui fait surtout votre fierté, c'est de compter parmi vos ancêtres un croisé et deux saints : le bienheureux Charles de Chatillon, dit de Blois, duc de Bretagne, et le bienheureux Louis de Blois, Abbé de Liessie, près d'Avesnes, sur les confins du Hainaut. Celui-ci, d'abord page à la cour auprès de l'archiduc Charles, plus tard Charles Quint, entra à l'abbaye de Liessie où il se fit bientôt remarquer par sa grande douceur et son excessive modestie. Son ami Charles Quint lui ayant offert l'évêché de Cambrai, il le refusa, mais il ne put éviter d'être nommé coadjuteur du Révérend Père Abbé de son monastère, puis d'être Abbé lui-même à la mort de ce dernier.

Quant à Charles de Blois, votre glorieux homonyme,

personne n'a oublié les fêtes du Triduum solennel qui fut célébré en son honneur les 17, 18 et 19 novembre 1905, dans l'église cathédrale de Blois. Alors, tandis que les poètes chantaient la foi très vive du bienheureux Prince, sa bonté pour les pauvres qui était si grande qu'on pouvait dire de lui comme de Saint Louis « qu'il baillait de ses doigts à manger aux aveugles et aux paralytiques », des voix éloqu岸tes, et, parmi ces dernières, une qui est bien connue à Orléans, des voix éloqu岸tes, dis-je, montraient à la plus magnifique assistance, comment, au milieu de tant de batailles et de chevauchées, le bienheureux Charles avait su rester le Chrétien immaculé.

Encore une fois, Monsieur, vous pouvez être fier d'une telle parenté. Vous continuez d'ailleurs dignement, vous et les vôtres, cette noble lignée. Parmi vos très proches, il y a encore des religieuses : telle l'humble carmélite du couvent d'Alençon qui, dans le silence du cloître, demande à Dieu pour vous le bonheur ; — des hommes politiques : tels vos deux oncles, qui, par leurs convictions ardentes et sincères, ont su gagner avec l'estime, la confiance de leurs concitoyens, et ont été choisis pour représenter dans nos assemblées délibérantes, l'un, comme député, le département du Finistère, et l'autre, comme sénateur, le département du Maine-et-Loire.

Votre joie, Monsieur, eût été complète, si la divine Providence avait permis à votre père bien-aimé, d'accompagner votre excellente mère, pour être avec elle, l'heureux témoin de votre bonheur. Hélas ! Près de vous, en ce jour, sa place doit rester inoccupée. Quel sacrifice pour lui ! Quelle peine pour vous ! Il était donc dit qu'au jour de votre union vous auriez à réaliser une partie et non la plus douce de la devise qui orne votre blason : *Agere et*

pati fortia! — *Pati fortia* : souffrir d'autant plus que le bonheur est plus grand. Mais cette tristesse, vous la supporterez courageusement ; car gloire et souffrance sont tout un dans la croix du Christ, ainsi que le dit si bien la devise de celle qui dans un instant va être votre épouse : *Absit gloriari nisi in cruce.*

.....

Et maintenant, Monsieur et Mademoiselle, donnez-vous tous deux la main avec une joie chrétienne et entrez d'un cœur vaillant dans cette vie nouvelle qui s'ouvre pour vous.

Cette vie a deux pentes. Chastement appuyés l'un sur l'autre, montez-y doucement et sous l'œil de Dieu, la première riante, parfumée, belle comme l'espérance. Plus tard, lorsque arrivés au sommet, vous apercevrez l'autre pente avec ses aspects glacés, vous qui vous serez aimés en Dieu, vous n'aurez rien à regretter, rien à craindre.

Soyez donc heureux ! Et pour cela que Dieu soit avec vous ! Qu'il bénisse et féconde vos serments ! C'est avec émotion que je vais les recevoir ! C'est avec émotion que vont prier pour vous vos parents, vos amis et tous ceux qui vous entourent de tant de sympathies et d'honneur.

Que Dieu soit avec vous ! Car Dieu, c'est la force, c'est l'amour ; Dieu, c'est le bonheur ici-bas, c'est la félicité de l'autre vie.

AINSI SOIT-IL.

